

LAURENT MAUVIGNIER

DANS LA FOULE



DANS LA FOULE

DU MÊME AUTEUR



- LOIN D'EUX, *roman*, 1999 (“double”, n° 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 (“double”, n° 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 (“double”, n° 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 (“double”, n° 73)
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011

LAURENT MAUVIGNIER

DANS LA FOULE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2006/2009 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

I

Nous deux, Tonino et moi, on n'aurait jamais imaginé ce qui allait arriver – Paris au-dessus de nos têtes et cette fois on ne s'y arrêterait pas. On a glissé sous Paris et les wagons du métro filaient vers la gare du Nord, sans que ni Tonino ni moi ne nous disions, tiens, et si on s'arrêtait quand même voir le temps et l'argent qu'on n'a pas nous filer entre les doigts ? Non, on ne s'est pas arrêté, on a filé comme ça jusqu'en Belgique, sans regarder la France et le temps qu'on laissait derrière nous, sans attendre que Tonino agite ses mains, larges comme on imagine celles d'un boxeur ou d'un désosseur de vieilles voitures, en spatules, carrées, robustes, pour nous promettre des moments formidables.

Tonino aimait se servir de ses mains pour faire semblant de menacer – touche le cul de ta sœur ! grognait-il quand il avait bu, avant de promettre à celui qui s'attardait trop longtemps devant lui de lui envoyer un coup de surin – il me semble que je ne l'ai pas entendu une seule fois utiliser un autre mot que celui-ci, *surin* – menace qu'il mimait d'un geste ample et savant mais sans jamais la présence d'une lame, seulement le geste, censé édifier le premier qui passait à sa portée. Mais on rigolait trop dans les bars

pour ne pas voir que tout ça finirait dans une mare de bière plutôt que de sang ; eh oui, mon Tonino, t'es encore rond comme une queue de pelle ! Et le plus souvent il s'endormait soûl et parfois en ronflant, sur le coup des quatre ou cinq heures du matin, contre les seins épais et blancs d'une rousse oubliée au comptoir par sa copine, ou bien, le plus souvent, entre les bras de ce vieux copain qui ressemblait à Lucky Luke comme deux gouttes d'eau.

Comment s'appelait-il ? Tiens, je ne sais plus comment il s'appelait celui-là... Je sais juste que souvent les soirées finissaient comme à tutoyer le diable. On finissait par s'engueuler haut et fort, on en faisait des tonnes pourvu qu'on ait un minimum de spectateurs et, souvent, plus d'une des grandes mèches bouclées de Tonino ont fini entortillées entre les boutons marron de ce manteau de couleur ocre que j'avais trouvé un soir, en rentrant chez moi, plié au-dessus d'une poubelle à côté de la gare. C'était un raccourci que je prenais les nuits où l'on ne finissait pas au poste, comme ça nous arrivait assez régulièrement parce que, hélas, on avait nos habitudes, pisser sur les bégonias de la mairie, labourer les terre-pleins à coup de talons – je nous entends encore, place de la Mairie, non, non, monsieur l'agent, je vous jure, promis, je voulais juste cueillir à coups de talons des vieilles fleurs pour ma jeune mère, et l'autre, hop, suffit, vous me raconterez ça au poste !

Et ces badges de U2 et de Prince qui servaient à rafistoler le pan du manteau que, sur le haut du côté gauche, Tonino avait déchiré un soir où l'on s'était encore vaguement agrippé – j'avais crié, saligaud ! et

ça l'avait fait rire ; il avait haussé les épaules en gloussant, oh, merde, et moi, furieux, mon pardessus ocre marron trouvé bien plié, voilà, déchiré. Alors j'avais trouvé des badges pour faire couture. Pourquoi je parle de ça ? Pourquoi pas. Au moins, de parler de l'hiver et de cette époque-là, si ça me remue c'est de joie, de la nostalgie, de ce qu'on voudra, je m'en fous.

Mais parler du soleil, parler encore de ce soleil-là et du bras d'honneur qu'on lui faisait, je me dis que ça ne me tente pas. Le soleil, celui de ce jour-là, je me dis, pas sûr que ce soit mieux d'en parler, pas sûr que j'aie envie.

Il aurait mieux valu que je ne monte pas dans le train. Mais voilà. Au lieu de rester là, de ne pas bouger, je suis monté dans le train et moi aussi, ce jour-là, je suis parti de Liverpool et je suis allé jusqu'en Belgique, à Bruxelles. J'ai menti à ma manière, me réjouissant faussement et me promettant en secret de trouver dans mes mensonges de quoi me consoler et me rassurer. Parce qu'en vrai, j'ai pensé que ce jour-là je n'avais pas envie de quitter Liverpool. Je me disais que je ne serais pas plus mal chez moi à regarder le match avec Elsie, plutôt que de prendre le train et venir jusqu'à Bruxelles. Moi, ce n'est pas que j'avais terriblement envie... non. Mais c'est parce qu'ils voulaient que je vienne avec eux... enfin, disons, papa voulait que nous allions voir ce match tous les trois.

Alors on est partis ensemble.

Les trois frères. On a retrouvé les autres à la gare. Les amis de Doug surtout, qui ont ri de voir les trois Andrewson arrivant ensemble, en même temps, avec chacun son sac à l'épaule. Sauf que, de Doug, ils n'ont pas vraiment ri. Bien sûr. On n'a jamais ri de Doug, ni eux, ni personne. Mais par contre, de Hughie et de moi, Geoff, le petit Geoff Andrewson avec sa voix trop douce et ses cheveux bien longs pour eux, ils s'en sont donnés à cœur joie, comme d'habitude, comme à chaque fois parce qu'ils me trouvent trop jeune, trop ceci et trop cela, et qu'ils n'apprécient pas tellement que je ne rie pas à leurs blagues. Alors, ils ne m'ont pas beaucoup parlé dans le wagon. Ils riaient avec Doug et Hughie. Ils riaient entre eux, parfois avec d'autres. Mais ils ont surtout commencé à rêver de la fête qu'ils feraient dans Bruxelles, le soir du match, un coup à faire péter les fondations de Marble Arch et de Buckingham ! Des fêtes comme on en fait plus, à convier l'enfer et les damnés des guerres de cent ans, voilà, c'est comme ça qu'ils ont parlé. Ça qu'ils ont promis.

Je me souviens, dans le train, de l'impatience et des filles qui posaient leurs mains sur le haut de leurs jambes ; leurs sourires crispés ; les jupes qu'elles tenaient serrées contre les cuisses en évitant les invites et les ricanements entendus de mes frères et de leurs amis. Comme si les maillots et les écharpes ne leur étaient pas connus. Comme si... quoi ? je ne sais pas. Je n'ai jamais été autant supporter qu'eux. Je n'ai jamais su y croire complètement. Et pourtant, les Reds, c'est une histoire de famille, un mythe bien plus

important dans ma famille que les Beatles pour les voisins, avec les disques et les affiches qu'ils pouvaient pourtant aller chercher jusque de l'autre côté de Sefton ou de Wirral – mais chez nous, c'était les Reds qu'on se passait entre hommes depuis ma naissance à moi, en soixante-six, date à laquelle ils étaient allés en finale de la Coupe des coupes. Même si c'est Dortmund qui avait gagné, notre père a toujours dit que c'était cette année-là que la famille avait senti son cœur devenir gros et battre fort comme on ne saura jamais quoi, disait mon père, alors que moi, le petit dernier, je l'écoutais raconter les premières victoires, et pourquoi je m'appelais Geoff, comme Geoff dans l'équipe.

À chaque fois l'histoire revenait, aussi belle qu'elle était ambiguë pour moi et ne me laissait jamais en paix – après qu'il me la racontait, je restais dans ma chambre, et je cherchais longtemps un sommeil qui ne venait pas. Alors, j'accusais l'odeur d'oignons frits ou de sauce à la menthe qui venait de la cuisine, les pas de Pellet, notre vieux chien à moitié aveugle qui traînait ses poils noueux et sales en bâillant et en produisant des bruits profonds comme des rots (on l'avait appelé Pellet parce que, à sa naissance, il n'était pas plus gros qu'une boulette de papier et que sa peau paraissait déjà toute froissée).

J'avais besoin d'accuser quelqu'un. Quelque chose. Alors c'étaient les docks ou la statue d'Eleanor Rigby. Et puis c'était moi. Pourtant, quand il parlait des exploits de Geoff Strong, mon père n'y mettait aucune autre expression ni intonation qu'une profonde admiration. Il répétait, avec les mêmes yeux

grands ouverts qu'il avait en regardant un match important, ou quand, parfois, il lui arrivait de savourer une bonne nouvelle, les exploits de Geoff Strong en demi-finale, donc, contre le Celtic, alors qu'il était blessé à la jambe. Et moi je ne saurais jamais si c'est à cause de cette blessure que quelque chose me gênait, ou bien si c'est parce qu'il fallait toujours qu'on finisse de raconter l'histoire en rajoutant que Strong avait été surnommé *le rampant*, l'infirme, ou bien qu'il n'était qu'un remplaçant, qu'il serait toujours un remplaçant, parce qu'il avait ça de n'être fixé nulle part, ni en contre, ni en défense, ni en attaque, mais au contraire flottant au gré de la nécessité de son équipe.

Mes frères parlaient souvent avec mon père. Mais moi, à cause de la différence d'âge qui m'éloignait de la proximité qui existait entre eux (un an les séparait, contre six entre moi et le plus jeune des deux), je ne comprenais rien, ou presque, de l'étonnement et de cette exaltation que je leur enviais. Je regardais mon père parler de Mc Dermott et de Case, et mes frères qui regardaient mon père assis dans le salon, avec des yeux ronds comme des billes de verre. Ils le regardaient, et moi je les regardais, eux. Et puis, il y avait cette voix qui se réchauffait quand il parlait de cette manière unique qu'il trouvait à Clemence, manière qu'aujourd'hui plus personne n'avait, d'arrêter un but. Il faisait la moue et hochait la tête en disant, non, non, ils ont tout inventé, et voilà, maintenant les Reds sont les plus forts, peut-être pas du monde, mais il ne faudrait pas que le monde la ramène trop. Notre père disait ça.

Mes frères : l'un était charpentier, l'autre travaillait pour une grande surface où il était magasinier. Mon père ne travaillait plus, mais je me souviens que, quand j'étais enfant, sa main me caressait la tête lorsqu'il passait à côté de moi, graissant mes cheveux de ses doigts épais et se faisant houspiller par ma mère, parce qu'il revenait de l'usine où il tripotait des joints et des poulies (je ne m'en souviens pas bien), qui lui faisaient les doigts aussi noirs que du charbon, aussi gras que de l'huile de foie de morue.

C'est peut-être parce qu'il disait être trop vieux pour y aller, que ça aurait été cruel de refuser la place que Doug avait trouvée pour lui. Enfin, c'est moi qui imagine que des trois places qu'il avait prises, Doug, l'une était pour papa et non pour moi. Je pense qu'il aurait aimé que son père manifeste le désir d'aller en Belgique ce jour-là, avec eux deux. Mais non. Il s'est levé de table en triturant d'un coup de langue le fond de sa bouche, l'air d'être en train de mâcher une part énorme de crumble. Mais nous savions tous qu'il ne faisait que triturer sa dent creuse, simplement à cause de son air assombri. Le front plissé, soucieux, il s'est levé, et puis il a dit qu'il fallait que quand même, à dix-neuf ans, le cadet de ses fils ait au moins vu une grande chose dans sa vie.

C'est ça. Il disait qu'il serait fier de nous savoir tous les trois là-bas. Qu'il regarderait la télévision pour essayer de nous apercevoir dans les gradins, pour entendre comment les voix de ses fils allaient soutenir l'équipe. Moi, je me souviens de mon billet entre les doigts. Je me souviens de tenir cette chose magique – et ce regard qu'il avait sur moi aussi, pas seulement

sur eux mais sur moi aussi, moi, le petit Geoff. Avec mes frères, on allait au moins vivre ça. Peut-être même, un jour, le raconter à des gosses bouche bée de nous entendre leur dire, tu entends, moi, j'y étais ! Et ce serait la première fois où l'on partagerait tous les trois quelque chose sans nos parents. Et pour moi, ce serait sans Elsie. Je me disais qu'elle ne m'en voudrait pas. Et c'est vrai, elle ne m'en a pas voulu, pas à ce moment-là. Elle ne pouvait pas. Pas parce que c'était avec mes frères, mais simplement parce qu'on avait entendu répéter plusieurs fois à la radio que ce serait le match du siècle, et qu'une occasion comme celle-là est trop rare dans la vie pour qu'on puisse la laisser passer.

Du siècle ! ont-ils dit. Et si Platini n'est pas Dieu c'est que la Vecchia Signora n'est qu'une belle putain de catholique, comme on dit chez nous, disait Tonino. Et moi (impressionné) ah bon, ah bon, et lui qui en rajoutait, la mine dégoûtée : pour une fois que les Français ont un joueur qui est Dieu ! Pas un gars qui se prend pour Dieu, non, pas un vulgaire mégalo, du tout, mais une incarnation, une vraie, de la magie, Dieu lui-même descendu apprendre à tous ces pousse-ballons comment mériter leurs salaires. Et ces salauds de Gaulois pas foutus de le voir, quelle pitié... Eh bien, tant pis pour eux s'ils sont trop cons ! Dieu joue pour nous à la Juve, la Juve... les maillots rayés. Platini. Boniek.

Et Tonino et moi, tremblant d'excitation et de crainte parce que jusqu'au bout on avait eu peur de ne pas avoir de places. C'était un tel exploit d'avoir réussi à trouver des billets, et si vite, vite fait bien fait, mal fait, vu la méthode... Oui, pas terrible la méthode. Limite. Un peu douteuse. Mauvais scénario, comme dans les films : tu débarques deux jours avant dans la ville où quelque part va se jouer le match du siècle, parce que Platini va jouer et que Platini est un pseudo de Dieu, oui, puisqu'il y joue, c'est l'un des matches du siècle. Le Père, le Fils, et le Saint-Esprit c'était Boniek, le meilleur ami de Platini, disait Tonino quand il voulait raconter que Boniek et Platini c'étaient comme lui et moi, des amis, des frères, comme nous, disait-il, en rajoutant, on n'est peut-être pas des dieux mais Dieu, du boucan, je te jure qu'on va en faire !

Alors, puisque c'était sérieux il m'appelait Jean-François et non plus Jeff, comme il m'appelait le reste de l'année, sous la pluie de notre vieille ville où l'on bricolait quelques vagues études d'histoire de l'art et – plus assidûment – de vagues caresses avec certaines petites amies de copains trop oublieux avec elles. Dans les chantiers du centre-ville, dans des caves boueuses ou dans les halls d'immeubles, on mangeait des chips en buvant une infâme piquette que pas un ivrogne de la place de la Foire n'aurait osé toucher. Mais nous, oui. On allait faire des promenades dans des deux-chevaux qu'on empruntait la nuit dans les parkings des zones commerciales ou dans la Z.U.P. derrière la gare et le tri postal, à des bonnes sœurs (mais comment aurions-nous pu savoir qu'elles en

étaient, quand c'est toujours après le forfait commis qu'on prenait le temps de regarder les autocollants sur le pare-brise ?) sans doute malheureuses, au lendemain, de ne pas pouvoir dispenser leurs piqûres à des vieillards tremblotant depuis le petit matin en attendant leur dose. Et parfois c'était des voitures d'instituteurs aux cheveux longs et aux mines molles ; des caricatures, des panoplies, à croire que tous avaient trouvé leur métier en cochant des cases, si vous êtes mous lymphatiques et que vous aimez les pantalons en velours côtelé que vos lunettes sont rondes à pourtour en plastique façon acajou, alors oui, signez-là. On allait faire un tour et visiter les parcs des châteaux de la région (très jolie, la région), un peu comme quand on a décidé d'aller en Belgique voir la finale – et moi, toujours à la traîne : les billets ? comment on va faire pour les billets ? T'occupe ! avait répondu Tonino, sûr de ce que la vérité serait avec nous, Dieu est avec nous, j'en suis sûr, il s'appelle Michel et le stade est son autel, Alléluia, mon pote !

Mes frères ont embrassé nos parents et puis leurs femmes, ne pardonnant (ou feignant de ne pardonner) qu'à peine à celles-ci d'être obligées de rester pour s'occuper des enfants. Doug en avait deux : une petite, Martha, en qui il rêvait de voir une future coiffeuse ou une manucure. Quelque chose dans ce genre. Parce qu'il trouvait que la coiffure, pour une fille, c'était bien. Des métiers qui avaient de l'allure

et de l'élégance, pour une femme. Quant à son fils, peu importait le métier, pourvu que ce soit dans le sport. Doug voulait que son enfant soit sportif. Que très jeune on achète au petit Bill une moto électrique, pour que le goût lui vienne de la course et des rallyes. Ainsi, un jour, quand il serait grand, ils iraient tous les deux assister au grand prix de Silverstone et de Goodwood. En attendant, le petit laissait tomber sa tête ronde sur le pull-over angora de sa mère, endormi sur la grosse poitrine de Madge. Et ni les Reds ni la moto, ni le départ de son père ne semblait l'émouvoir. Alors qu'elle, Madge, elle s'agitait et continuait de lui dire de faire attention, et de ne pas trop boire quand même. Ses yeux, dont le fard ne cachait pas l'inquiétude de voir son mari partir sans elle, ce sourire pour cacher la peur qu'elle devait avoir, connaissant Doug et redoutant de lui tout ce qui pourrait arriver, pensait-elle sûrement, devaient justifier qu'elle insiste pour qu'il appelle à la maison – et de le répéter alors sur tous les tons, me regardant, moi, le cadet, quand Doug n'écoutait plus ce qu'elle disait depuis déjà quelques minutes. Oui, Geoff, c'est toi le plus sérieux, hein, dis-le-lui, toi, tu me promets, fais-lui penser à ça surtout. Qu'il appelle à la maison. Tu me promets ?

Elle souriait pour faire plaisir, et n'avait pas plus envie de sourire que de rester comme ça sur le trottoir, entourée par sa belle-sœur et ses beaux-parents, les bras chargés d'un enfant que l'abandon au sommeil alourdissait encore, une bulle de salive aux coins des lèvres. Elle détestait cette histoire de football et ne supportait pas le fatalisme de ma mère, quand celle-ci disait : les hommes, qu'est-ce que tu veux, ils

sont comme ça ! Il n'y a que le foot. Elle rajoutait en haussant les épaules, comme si le foot n'était qu'un péché de plus parmi tous ceux dont les hommes sont affublés, une fatalité à rajouter aux malheurs des femmes de Liverpool : c'est comme ça, les hommes aiment le foot et il n'y a rien à faire contre ça, pour un homme, c'est être malade ou un peu bizarre de ne pas aimer le foot, de ne rien connaître des tactiques de jeu, de ne pas connaître le nom de l'entraîneur ni en quoi sa stratégie sera ou non bénéfique pour le Club. Puisque les hommes aiment le foot, ils aiment leur équipe et la nôtre, celle de Liverpool, par chance, c'était l'une des meilleures, l'une des plus fortes. Pour nous tous c'était important. Même pour moi. C'était important. Je me souviens des cris qu'on entendait dans la ville. De ces cris qui transperçaient les murs ; les vitres qui vibraient au moindre penalty. Impossible de ne pas trembler. Même les femmes aimaient trembler avec nous et entendre la ville retenir son souffle pendant la durée d'un match, puis se taire dans la défaite.

La ville, il fallait l'entendre se retourner sur elle-même, dans son silence, toute morgue et fierté rabattues, toute honte et rage bues. Alors on voyait l'idiotie et l'abandon, les mouvements des gens : faire couler à flots la Guinness dans le pub le plus proche ou retourner à son travail, un air de deuil sur le visage et dix ans de plus dans la démarche, d'un coup – mais seulement en bredouillant des mots incompréhensibles, aujourd'hui je suis barbouillé, je ne me sens pas très bien. On ne parlait que des victoires, sur lesquelles, par contre, tous se jetaient avec voracité – sans

que pour autant elles soient rares ni que les occasions manquent de fêter l'une d'elles – en buvant et en chantant ; et tout à coup mon père aimait ma mère, mes frères ne trouvaient plus que leurs femmes étaient flasques comme des *jellies* ni qu'elles ne savaient pas s'amuser ni rire. Ils ne trouvaient pas non plus, alors, qu'Elsie était trop timide et lointaine, ni qu'elle était cette fille trop sérieuse et un peu hautaine, méprisante avec eux, disaient-ils, avec ses nuits d'infirmière et ses journées à lire des livres de poésie en deux langues. Ils trouvaient que la victoire donnait à mes os trop saillants une force qu'ils ne me connaissaient pas – enfin, ils ne trouvaient plus que je n'étais pas comme eux, moi, avec ce silence que j'avais, cette façon que j'avais de ne pas répondre ni de donner mon avis quand ils avaient l'espoir que moi aussi je dirais du mal des Ferwell et de leurs deux imbéciles de fils, quand, à la maison, autour d'un *shepherd's pie*, on parlait de ceux-là parce qu'ils travaillaient tous les deux – enfin ! –, l'aîné avec ses grosses lunettes et l'autre au sourire benêt, derrière les comptoirs des banques. Puisque jamais aucun des deux ne se salirait les mains autrement qu'en tripotant des bordereaux et des beaux billets de banque.

Moi, je ne disais rien, parce que je savais que ma mère aurait bien aimé que je travaille au guichet d'une banque. Parce qu'elle trouvait que ça aurait été bien *pour moi*. Alors, vu ce que ma famille pensait des gens qui avaient ce genre de métier, je me demandais bien ce qu'elle avait derrière la tête, ma mère, lorsqu'elle disait que ça aurait été bien, *pour moi*. Mais bon. Je ne disais rien. Parce qu'il aurait fallu dire, mais oui,

ils sont comme vous dites et tout est comme vous dites. Et moi je suis comme vous ; j'aime que vous aimiez la victoire des matches ; j'aime voir quand papa se crispe devant la télévision, quand j'entends son souffle qui se précipite et quand, après le match, au moment où la tension retombe mais qu'elle reste encore dans l'air, et qu'on voit sur la table les canettes et le cendrier plein, la nappe de fumée au-dessus des têtes, et Pellet qui a vomi quelques os de poulet et ses croquettes de viande près de sa vieille couverture marron, ce moment toujours reconduit, infaillible et répété à l'envi – c'est le moment où mon père va se racler la gorge en ouvrant une canette de bière pour téléphoner à Doug et à Hughie, afin que l'un après l'autre ils commentent le dribble, la beauté d'un contre de Rush, l'évidence d'une passe de Dalglish. Et moi, j'aime entendre sa voix quand il parle tout seul, tendu, les jambes serrées l'une contre l'autre, prêtes à bondir. Et ces insultes dont il ravale le fiel en griffant le rebord du fauteuil, là où les lambeaux de skaï marron tiennent par miracle, juste sous son poing crispé. Puis, voilà, ces jours de victoire où nous sommes tous à la maison, j'aime l'illusion que ça donne, la sensation que ça ne s'arrêtera jamais. C'est pour ça, aussi, que moi j'étais tremblant au moment de dire au revoir aux parents, ému de laisser Elsie deux jours, (elle m'avait dit qu'elle avait accepté d'être de garde pendant la nuit du match, puis elle a dit : je pourrai regarder le match dans la petite pièce, ce ne sera pas la première fois que je regarde la télé là-bas, en espérant qu'aucun malade ne va sonner et en restant coincée debout près de la porte, une oreille

dans le couloir et un œil sur la télé, je regarderai pour te voir).

Et puis, il y avait Hughie.

Ses trois enfants et sa femme. Faith n'aimait pas les matches. Elle trouvait que Hughie passait beaucoup de temps à regarder des matches et peu à réparer les fenêtres et les gonds des portes. Elle travaillait dans un magasin de chaussures. Pas une fabrique, non, une boutique du côté de Clayton Square. Elle se parfumait et promenait partout avec elle une odeur écœurante de patchouli, et racontait souvent qu'elle se souvenait de Hughie et de ce qu'il était venu changer une paire de chaussures au moins quatre ou cinq fois avant qu'elle comprenne qu'il venait peut-être pour autre chose. Et maintenant, ils avaient trois enfants qui criaient et se battaient entre eux, des amis avec qui ils buvaient de la bière. Enfin, les hommes, pendant que les femmes sirotaient des sodas en fumant des cigarettes au menthol et en commentant des séries télévisées.

Et maintenant, venus de tout Liverpool, des milliers de gens allaient s'agglutiner dans la gare. Et parmi eux, parmi les onze mille supporters de Liverpool, il y aurait les trois fils Andrewson, tremblants et libres tout à coup, portés par une joie énorme, une envie de rire et de courir comme des gosses. Ça a été ma première surprise. Voir mes deux frères rire comme des enfants et chercher à se bagarrer comme les enfants le font. J'entends leurs rires. Je revois les dents pourries de Hughie et le noir là où il n'y en a plus. Le bras tendu de Doug qui salue vers la famille pour dire au revoir. Et puis son tatouage sur l'avant-

bras, une bouteille mal dessinée, et, remontant vers le poignet, le dessin d'un couteau dont la lame va se planter dans la paume, en plein milieu.

Sinon pour Tonino et moi ça a commencé dans l'alcool, très vite. Parce que, lorsqu'on est arrivés à Bruxelles-Midi, c'était la veille du match et nous sommes demandé, mais, comment allons-nous faire, comment, avec des sacs à dos à peine assez grands pour nous servir d'oreiller, mais trop vides pour en faire office – pas de brosses à dents ni dentifrice, ni même un savon mais pour quoi faire, puisqu'on ne venait que pour le match et la Belgique, pas pour se laver ni se frotter le dos –, et nous, si peu prévoyants que le soir, il avait été impossible de trouver un endroit pour dormir. Je revois la tête des hôteliers et des gens dans les gîtes et les auberges de jeunesse et leur même air consterné en nous disant, mais, voyons... évidemment non ! il n'y a plus de place ici, il n'y en aura nulle part ! Vous savez, le match, on attend soixante mille personnes de toute l'Europe, alors des places et des chambres, il n'y en aura pas pour tout le monde !

Et de rajouter : il y a ceux qui ont réservé et les petits malins qui tentent leur chance et pensent qu'au débotté ils trouveront des billets et des chambres... pourquoi pas non plus des petites amies pour passer le week-end ? hein, pendant qu'on y est ? Mais non, bernique. Faut être un peu prévoyant dans la vie,

messieurs. Tonino dodelinait d'abord (ouais, ouais, compte là-dessus et bois de l'eau fraîche) et souriait gentiment à l'homme ou à la femme derrière son comptoir. C'est juste après, en aparté, qu'il rajoutait, merde, c'est vrai ce qu'elle nous dit, la bourrique. C'est vrai, sauf que nous, on a vu bien pire, tu te rappelles, à Madrid ? le soir de Noël ? On avait débarqué et Madrid, à Noël, mieux vaut ne pas être la petite marchande d'allumettes, parce qu'il n'y a personne nulle part vu que tout est fermé. Et pourtant il y avait eu cet hôtel, avec le salon où deux hommes en smoking, le nœud papillon ouvert, nous avaient servi du champagne rosé. Les deux gigolos étaient aussi fin soûls que fin de siècle et les deux dames plus très jeunes mais tellement languissantes autour d'eux nous ont parlé longuement de l'amour de Dieu et des hommes – mais oui, madame, je comprends. Et ce soir-là on aurait pu dormir entre deux gigolos et deux belles dames plus très fraîches, dans des salons aux tentures pourpres en buvant du champagne rosé, mais, non merci, trop fatigués, on va dormir et joyeux Noël.

À Madrid, on se disait vive les décadents, ils nous ont bel et bien sauvés ! Et l'on comptait qu'il y ait aussi des décadents à Bruxelles, pas de raison, non, aucune. Alors on a marché dans la ville, on a flâné sans se soucier de rien d'autre que de notre plaisir à marcher dans une ville inconnue, et puis le soir est venu très vite. C'est chouette, Bruxelles, avec toutes ses belles maisons et tous ses policiers dans la ville. On est allé dîner dans un petit restaurant et après, voilà, les choses d'elles-mêmes arrivent, on était dans

la rue et des gens entraient dans un bar, qui nous ont demandé : Italiens ? Français ? On a répondu : les deux mon capitaine ! et alors un type nous a dit : venez, je vous invite, on fête mon job, allez, avec nous ! Venez !

C'est comme ça qu'on a rencontré Gabriel. Comme ça qu'à deux ou trois heures du matin on s'est retrouvés dans les rues de Bruxelles tous les deux, Tonino et moi, soûls et heureux, remerciant les Belges pour leur générosité, remerciant les marches des boutiques et les espaces dans leurs renforcements pour nous faire un lit improvisé – nous, pas encore honteux, au contraire tout fiers et heureux de ce qui pour l'heure ressemblait à un miracle : les billets pour la finale, bien calés au fond des poches de Tonino.

Marche à travers le vent, marche à travers la pluie, continue à marcher, continue à marcher. Et dans le wagon c'était comme un seul corps qui chantait : *après la tempête il y a un ciel doré*, une seule voix lourde montant dans le wagon, sous l'œil amusé du policier qui était là pour surveiller que personne d'entre nous n'irait déjà se soûler. Et moi, je me souviens d'avoir entendu ma voix qui chantait.

Je me souviens que ma voix sortait de ma bouche et que le son vibrât dans ma gorge et puis se répandait, au-dehors, avec les voix de mes frères et celles de leurs copains. Leurs copains : Soapy, ce grand type avec sa figure en ballon ovale et ses yeux ternes, son crâne rasé et les taches de rousseur, le menton si

étroit, pointu, qui fuyait dans l'épaisseur et la graisse de son cou. Il avait une voix de basse qui servait de plancher à toutes. Comme si chacune s'appuyait sur la sienne pour pouvoir monter dans les aigus. Soapy, qu'ils appelaient comme ça parce qu'il puait des odeurs de sciure et de cambouis, mêlées à la poisse du linge humide et de la crasse. Un mélange à la fois aigre et rance dont les relents s'épanouissaient dès que Soapy riait ou bougeait trop. Soapy. Avec cette veste pouilleuse et maculée venue d'un surplus militaire, et le pantalon verdâtre, de treillis, qu'il portait tout le temps et dont l'aspect luisant semblait être pour lui comme une seconde peau. Rares, donc, les jours où on avait pu le voir habillé et propre, rasé, sans odeur pour justifier l'ironie de son surnom.

Il y avait les frères Arrow et Bennett. Puis celui dont j'ignorais le nom, qui ne disait rien et jouait avec un élastique. Et les autres. Tous les autres, dans le wagon, qui ne tenaient pas en place et trépignaient et sortaient de leurs cachettes des flasques de whisky. On recommençait d'entendre les chansons que nos pères avaient chantées en soixante-cinq contre l'Inter-Milan, sur l'air de *Santa Lucia* on chantait en riant un *Go Back to Italy*. Et les voix montaient, qui nous faisaient encore plus fiers, encore plus heureux d'être là.

Pour cette fois, je voulais que ça se taise, en moi, je voulais ne plus entendre cette voix qui me disait toujours de ne pas me fier à eux, de ne pas marcher avec eux. Je voulais ne pas avoir ce regard ni sur eux ni sur moi. Ne pas encore juger et m'étonner de ma présence auprès d'eux, mes frères si lointains dans l'air même que je partageais avec eux ; le monde où

ils bougeaient, chantaient, gueulaient, vivaient, si étranger à celui où moi je me perdais à essayer de rêver de les rejoindre et de leur ressembler. Peut-être encore trop lent à me remettre de cette évidence que toujours, pour moi, il fallait faire *comme si*. Je mentais. Je voulais mentir. Et me laisser flotter dans ce monde qu'ils portaient, même si je ne m'y reconnaissais pas et que je devais taire mon envie de gueuler. Oui, ma rage contre eux, parfois, pour un rien. Toujours ces petits riens qui me ruinaient et contre lesquels j'étais incapable de faire l'impasse. Mais cette fois, je voulais m'oublier totalement et être avec eux, être comme eux. J'avais envie de boire les mêmes bières et de rire des mêmes blagues. J'avais envie que ma voix grossisse et qu'elle éclate en rires méchants, elle aussi, et que mes coups d'œil aussi se régalaient des provocations et du rouge sur les joues des filles.

Mais aussi, il y avait les enfants que d'autres avaient voulu avoir à côté d'eux pour le grand rendez-vous de la finale. Les femmes aussi, pour certaines, qui venaient avec leur mari et chantaient plus fort qu'eux, avec les enfants qu'elles tenaient sur les genoux en chantant et en enserrant leurs petites mains, frappant avec elles. Elles riaient, et les enfants dans le wagon ont commencé à courir comme ils font, se faufilant, glissant d'un côté à l'autre avec des rires bruyants accompagnés de cris aigus et de grands mouvements, des pistolets en plastique vert dans les mains tendues – le fils Shandy qui a pointé son canon sur Doug. Doug n'a pas bougé et, lorsqu'il a appuyé sur la gâchette, le fils Shandy a hurlé, pan ! pan ! le maillot de Rush sur les épaules. Le numéro neuf. L'enfant

qui a continué de hurler dans tout le wagon, pan ! pan ! t'es mort, tifoso ! t'es mort !

Surtout, c'était les rires des vrais supporters, ceux qui avaient décidé de venir avec les tee-shirts et les peintures sur le visage, tout de suite, sans attendre, dès la gare. Il y a ceux qui n'avaient pas eu le temps de se préparer et qui voulaient se changer dans le train. Ceux qui se contenteraient de se barbouiller de peinture quand ils seraient dans le stade. Et puis ceux dont les cornes, rangées dans les sacs de sport, résonneraient pendant le match. Ceux qui voulaient boire, déjà, et qui marmonnaient qu'on n'interdisait de boire qu'à ceux de Liverpool. Comme si à Liverpool il y avait eu des dégâts. Je revois encore les deux jeunes, maigres, aux crânes rasés et dont les walkmans vibraient et crachaient des sons suraigus à travers le wagon, l'un avec sa boucle d'oreille, l'autre un tatouage de serpent autour du cou. Ils étaient de l'autre côté du couloir, juste dans le sens de la marche. On les entendait qui disaient qu'à Liverpool on savait boire, bien mieux, disaient-ils, que ces pauvres types de Manchester. Ils ne riaient pas en disant ça, et ils disaient : de toute façon, les gars sont en forme, et ce soir ils seront invincibles et nous chanterons *England ! England !* jusqu'à la fin de la nuit.

Fais voir ! Tonino ! Fais voir nom de Dieu !

Et Tonino m'a montré les billets dans la poche de son blouson – il portait un Teddy et derrière était

écrit *Chicago*, en grandes lettres blanches dont la forme serpentine imitait celle des lettres de Coca-Cola. Son frère le lui avait rapporté des États-Unis, et c'était la seule fois où ils s'étaient revus depuis que l'aîné était parti faire fortune à Chicago, dans la micro-informatique et non pas – Tonino mettait un point d'honneur à le préciser – dans la pâte à pizza. Tonino, lui, ne rêvait que de cinéma américain. Enfin, d'un certain cinéma américain. Disons qu'il ne voulait plus entendre parler que de Coppola et de Scorsese. Il disait, pour le reste, les Américains sont nuls en foot et d'ailleurs tout le monde se fout bien de savoir ce qu'ils pourraient faire avec un ballon rond ; mais si seulement je pouvais raconter à mon frère cette finale qu'on va aller voir – parce que, tu te rends compte, Jeff, on va aller voir la finale ! – il en serait malade le frangin, non seulement de savoir qu'on a des billets, mais aussi de se demander comment le bon Dieu peut être à ce point aveugle avec des gars qui ne méritent pas un tel cadeau. Il faudrait juste faire attention de ne pas retomber sur Gabriel et Virginie, parce qu'on s'était très mal comportés avec eux. Quand on avait compris que pour nous ce serait sans doute la seule occasion pour avoir des billets, eh bien, tant pis, il n'y avait pas eu d'hésitation.

La main de Tonino a plongé dans le sac de Virginie. Il a retiré le portefeuille et, sous la table, peut-être pendant que je racontais l'histoire de Michel Miquelon, parce qu'elle est l'histoire la plus drôle que je connaisse mais aussi – et surtout – parce qu'elle est la seule blague dont le récit ne vaut que par la durée, comme si son inventeur l'avait pensée à la seule fin

de laisser le temps qu'il fallait aux mains de Tonino et à leurs dix doigts pour accomplir leur méfait, il s'est arrangé pour dénouer le problème des billets en remettant le portefeuille dans le sac. Hop là. À moins qu'il l'ait fait à un autre moment ? Possible. Et voilà, j'ai fini de raconter mon histoire de Michel Miquelon, nous en sommes au moment où le directeur se retrouve place Saint-Pierre, il voit le Pape à son balcon et Michel Miquelon à côté de lui, et là c'est la chute, dans la foule quelqu'un demande, eh, c'est qui le type à côté de Michel Miquelon ? Au moment où tout le monde a ri, Tonino a ri plus fort que les autres, et pour moi ça voulait dire encore une bière et puis on détale, s'agit pas de prendre pension. Mais Gabriel est intervenu, pas question de repartir comme ça, les gars, vous n'allez pas dormir dehors, venez chez moi. Parce qu'il est vrai que nous avons raconté qu'il nous avait été impossible de trouver une chambre à cause du match, et que, précisément, il n'avait été question du match que lorsque nous avons expliqué qu'il était impossible de trouver une chambre dans Bruxelles.

Et Gabriel, ce grand gaillard plutôt maigre, avec ce visage fin et sec sous la peau rosâtre, des yeux d'un gris presque liquide, et l'expression inquiète sous un air trop sage pour ne pas laisser supposer que la violence n'y faisait que différer, qu'attendre, parce qu'on la sentait présente dans les sourires et dans cette mollesse d'un dos légèrement voûté et sous la coupe des cheveux châains, avec leur raie sur le côté, cette voix qui tremblait et semblait tendue, tout près de rompre même quand elle voulait rire, la chemisette bleu ciel et les plis du pantalon à pinces, et puis cette gour-

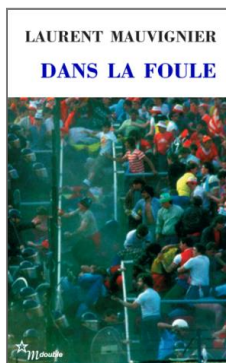
mette et le prénom gravé en italique, *Gabriel* – oui, cette figure qu'on aurait pu dire aux aguets, planquée sous des airs dolents d'enfant qui veut trop bien faire, lui, il m'avait mis mal à l'aise tout de suite. Pour l'instant, nous étions invités à partager des verres avec Virginie et lui, et Adrienne et Benoît, dans un grand bar au décor qui ressemblait à un pub mais n'en était pas un. La musique y était de la pop anglaise, mais aucune marque celtique nulle part, pas l'ombre ni de chardon ni de trèfle à quatre feuilles. Pour autant, Gabriel nous avait dit, ne traînez pas trop dans les rues, les veilles de match c'est toujours dangereux, et le match de demain s'annonce particulièrement chaud, surtout pour Tonino qui n'a pas une tête de Celte !

Certes, Tonino jouait l'Italien mieux que l'Italien, ses cheveux étaient bouclés et bruns comme ceux de sa mère, il aimait le foot comme elle, il était très nerveux comme elle qui était née du côté de Roubaix. Rien d'italien de ce côté-là. Et Tonino se lamentait en disant, mon père est vraiment italien et le football l'emmerde, la castagne l'emmerde, quelle misère, même les clichés foutent le camp !

Gabriel parlait de ses amis qui étaient tous de sa *promotion*, et pendant que Tonino me disait, ah, oui, elle est jolie comme un cœur, cette Virginie, n'est-ce pas ? je répondais, c'est vrai qu'elle est jolie, mais je préférais regarder au-delà, vers les amis de Gabriel qui entraient dans le bar, ceux de sa *promotion*. Et ce drôle de mot a suffi à nettoyer nos bonnes consciences et à les disculper du sentiment désagréable de faire du tort à quelqu'un qui avait été généreux

avec nous. Ça oui, c'est idiot, à cause du mot *promotion* et de ce que ce mot s'accommodait du ridicule des gourmettes et des raies sur le côté. J'imagine Tonino pensant pour lui-même, quel sacrilège de laisser une jolie fille comme Virginie – jolie, malgré son jean en stretch et un polo vert pomme – avec un type *promu* comme Gabriel. J'aimais croire que Tonino se disait, ouais, ouais, il est gentil Gabriel mais tout de même, petit un : il ne devrait pas porter de chaînette autour du cou, et petit deux : on devrait interdire les chemisettes.

Alors on s'est nous-mêmes amnistiés de notre vol, tranquillement, sirotant le dernier demi offert par Gabriel, alors que des mots venaient avec la mousse et la Spaten, qui disaient que les billets pour le match pourraient n'être qu'un acompte, qu'on aurait pu – pourquoi pas ? – envisager une petite virée avec Virginie, un peu à l'écart de Gabriel ? Enfin, il a bien de la chance, ce nouveau *promu*, d'avoir une petite amie si jolie et tous ses amis qui débarquaient dans le bar, des blondes, des brunes, tous ces gens qui félicitaient Gabriel pour ce travail formidable et congratulaient Adrienne et Benoît pour cette idée qu'ils avaient eue, eux, les amis formidables : ces deux billets pour la finale d'un match qui ne serait pas moins formidable ni exceptionnel qu'eux.



Cette édition électronique du livre
Dans la foule de Laurent Mauvignier
a été réalisée le 02 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320919).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Couverture : © D.R.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707325013